

RAPPORT
SUR LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE


Du 1^{er} mai 1883 au 30 avril 1884.

CHERS BIENFAITEURS,

On nous dit : « Faites un rapport intéressant, car il faut qu'il soit lu. » Je ne demande pas mieux, car c'est pitié que de tant de comptes-rendus de nos diverses œuvres religieuses, si peu arrivent à leur adresse. Que d'exécutions sommaires et impitoyables ! Le modeste rapport arrive, habillé de sa couverture bleue, rouge, verte, lilas, jaune, violette : Rapport annuel de la société de..., de l'Orphelinat de...,

de l'Asile de...., etc. Tous se sont envolés sur les ailes de l'Espérance, et, les uns après les autres, saisis d'une main distraite, ils sont lancés dans le panier.... un petit bruit sec de feuilles qui se froissent, et puis, plus rien. Peut-être se rencontre-t-il quelques personnes qui entr'ouvrent la pauvre petite brochure pour s'assurer, quand la liste des souscripteurs est imprimée, s'il n'y a aucune omission en ce qui les concerne; d'autres se bornent à parcourir le compte-rendu financier pour formuler une critique parfois imméritée... et voilà !
Combien les lisent ?

Donc, ne prenons pas l'engagement d'être intéressant, mais prenons-en un autre meilleur qui sera la réponse à une objection qui, pour n'être pas toujours formulée, n'en existe pas moins, plus répandue qu'on ne le croit. « Vous mettez dans vos rapports ce que vous voulez, dit-on, vous aimez à embellir, à grossir les faits ou à les revêtir d'une certaine poésie ou d'une importance qu'ils n'ont jamais eue que dans votre imagination. » Eh bien !



non ! Amis lecteurs, faites-nous crédit d'honnêteté et de bonne foi. Nous voulons, selon notre coutume, ne rien enregistrer qui ne soit exact et véridique. En résumé, pour ce qui regarde non seulement nos Asiles, mais encore toutes les œuvres chrétiennes, que le besoin futile d'entendre quelque chose d'intéressant laisse place dans vos cœurs à un intérêt véritable qui se traduise en dehors par des actes d'une charité revêtue de sacrifice, — la seule que Jésus, assis à la porte du Temple pour voir ce qu'on jette dans le tronc, remarque et propose à notre imitation.

Notre dernière étape, achevée le 30 avril dernier, s'est faite à la coutume. Nous avons marché au jour le jour, à travers le même cortège de misères et de souffrances ; n'ayant rien et recevant quotidiennement le nécessaire de notre Père Céleste ; avec des alternatives de joie et de douleur. En apparence, monotone, en réalité, notre vie est accidentée par des soucis et des agitations de tous genres. Si vous voulez nous suivre dans une visite à

chacun de nos Asiles, vous pourrez vous en convaincre.

Nous plaçons d'abord sous vos yeux le tableau du mouvement de nos pensionnaires dans la période qui s'étend du 1^{er} mai 1883 au 30 avril 1884.

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1882 au 30 Avril 1884.

Demandes d'admission. - Entrées. - Sorties - Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE de PENSIONNAIRES	DEMANDES d'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille	82	22	17	16	»
Béthesda	80	17	13	6	2
Eben-Hézer	55	11	6	1	1
Siloé	84	18	13	5	»
Béthel-Compassion.	67	15	10	4	4
Repos	16	12	7	1	2
Retraite	19	14	8	2	3
Miséricorde	41	8	5	1	1
TOTAUX....	444	117	79	36	13

LA FAMILLE

Le nombre de nos enfants a atteint la limite extrême. L'Asile a été au complet toute l'année. Sur 22 demandes d'admission, nous n'avons pu en accepter que 17, et 16 de nos anciennes élèves nous ont quittés soit pour rentrer chez leurs parents, soit pour se placer comme domestiques, cuisinières ou femmes de chambre. Nous rappelons à nos amis que l'Asile, bien qu'il reçoive des orphelines, n'est pas un Orphelinat. Il est avant tout une maison qui doit abriter les enfants de nos disséminés protestants et celles qui sont moralement abandonnées ou exposées, dans le milieu où elles se trouvent, à de funestes influences. Nous estimons que plusieurs de nos sollicitateurs devraient s'adresser aux Orphelinats proprement dits avant de venir frapper à notre porte.

L'état sanitaire a été relativement bon. Aucun décès à enregistrer, grâces à Dieu ; mais la mort peut encore faire son entrée dans cet Asile et nous supplions nos enfants de ne pas l'oublier.

La conduite en général est assez satisfaisante. Mais sous les apparences, que se cache-t-il ? Le mal, ce vieux et perfide serpent, se dissimule ; il revêt pour un temps le vêtement de la piété, de la modestie, puis il déroule ses anneaux et se dresse menaçant au moment le moins attendu. Nous avons eu l'amère douleur de voir une de nos jeunes filles, quelques mois après sa sortie de l'Asile, chassée de sa place. La vanité et l'orgueil l'avaient poussée à de graves infidélités. Nous avons aussi remarqué qu'il est utile de n'envoyer que rarement nos enfants en séjour chez leurs parents, surtout s'ils habitent une grande ville. Il y en a qui nous sont revenues avec un esprit de vanité et d'insubordination contre lequel il nous a fallu lutter avec énergie. La leçon nous servira. La sévérité n'exclut pas l'affection, ni

l'affection la sévérité. Il est salubre à l'enfant de passer sous le joug de la discipline et, s'il en murmure et en souffre actuellement, plus tard il comprend et sa reconnaissance est acquise à ses bienfaiteurs. Mieux vaut tard que jamais.

L'école, la couture, les travaux du ménage réclament tour à tour nos jeunes filles. Au mois de juillet, L. S. a obtenu son brevet d'institutrice. Nous l'avons recommandée à ses protecteurs pour lui trouver une place. C'est une jeune fille sérieuse, intelligente, animée des sentiments d'une vraie piété, un bon exemple à ses compagnes. Cependant elle attend encore un poste avec patience, mais non pas sans souffrir de ce retard vraiment trop prolongé, car elle a hâte de venir en aide à sa mère, courbée sous le double fardeau de la cécité et de la vieillesse. Au mois d'août, deux autres enfants, une pensionnaire et une externe, ont subi avec succès les épreuves du certificat d'études primaires. Cette année, plusieurs sont ou devraient être prêtes pour

affronter ce modeste examen. Mais je me demande s'il faut tourner nos efforts de ce côté ? Réduire les heures de classe pour augmenter le temps consacré aux travaux du ménage, ne serait-ce pas préférable ? En tous cas, ce serait revenir aux traditions d'autrefois. Il ne convient pas, comme cela s'est parfois rencontré, qu'on prenne l'Asile de la Famille pour la succursale d'une Ecole normale, ou encore comme une pension où des parents peuvent faire donner à leurs enfants une éducation et une instruction complètes en réalisant de notables économies. L'Asile de la Famille a été et doit rester, ne l'oublions pas, une maison de charité. Sa raison d'être, son but c'est de former, sauf de rares exceptions imposées par des sujets d'élite, des domestiques fidèles, vaillantes au travail, soumises à leurs maîtres selon la chair dans toutes les choses bonnes et honnêtes, et aussi des servantes de Jésus-Christ, soumises en toutes choses, sans aucune restriction, à leur Père, notre Père à tous, qui est dans les cieux !

« A quel âge placez-vous vos jeunes filles ? » Cette question nous est souvent posée, disait M. John Bost dans son rapport de 1864, et nous savons qu'elle occupe sérieusement les personnes qui s'intéressent à notre Asile. Nous ne pouvons fixer un âge. Telle enfant, à 16 ans, est plus apte au service que telle autre à 18 ou 20 ans. Règle générale, et contrairement aux convictions de plusieurs de nos amis, nous pensons que, dans l'intérêt de nos enfants, le seul que nous devons chercher, plus vite elles seront placées, mieux elles s'en trouveront sous plusieurs rapports.

« La vie d'un Asile, quoi qu'on fasse pour la modifier, est une vie anormale, une vie plus ou moins factice. Quand une jeune fille a passé quelques années chez nous, elle a appris tout ce que nous pouvions lui enseigner. A l'enfant qui veut se vouer à la couture et atteindre quelque perfection dans cet art, il faut l'atelier de la couturière. Nous ne saurions viser si haut. Dans notre Asile, elle végètera toujours, refaisant les ouvrages qu'elle

aura faits cent fois. Une autre veut devenir repasseuse; ce n'est pas avec des toilettes simples et toujours les mêmes qu'elle pourra acquérir ce qu'on demande aujourd'hui d'une bonne ouvrière en ce genre. Celle qui désire être femme de chambre ne trouvera pas non plus chez nous tous les éléments pour se former à ce service. La bonne d'enfants n'apprendra jamais à soigner de petits enfants, par la raison toute simple que nous n'en avons pas.

« En prolongeant leur séjour au milieu de nous, nos jeunes filles peuvent se perfectionner dans les choses qu'elles ont apprises, cela est vrai; mais elles le feront, avec plus de succès encore, quand elles seront entrées en service et placées sous leur propre responsabilité. Passé un certain âge, la vie de l'Asile les fatigue, il leur faut un centre d'activité où elles puissent appliquer ce qui leur a été expliqué. Vivant au milieu d'enfants plus jeunes qu'elles et ne trouvant pas d'aliment dans cette société, elles soupirent après un autre entourage. Elles veulent voir le monde. Le son de



la cloche qui, le matin, les réveille et, le soir, les réduit au silence, leur devient intolérable. La monotonie d'un Asile n'est vraiment supportable que pour un temps. Elles s'ennuient et se nuisent les unes aux autres. De plus, ne recevant aucune rétribution, elles se sentent à charge à leurs bienfaiteurs et savent que d'autres jeunes filles attendent leur départ pour les remplacer. Tous ces sentiments sont naturels, nous les comprenons et ne cherchons nullement à les contrarier. »

Nous sommes si bien entrés dans les vues de notre bienheureux ami John Bost, que, depuis deux ans, après un séjour plus ou moins long dans l'Asile, 35 de nos jeunes filles ont été placées en France et à l'étranger ou sont rentrées dans leurs familles. Aussi ne nous reste-t-il aujourd'hui que bien peu de ce qu'on appelle « les grandes. » Les « moyennes » sont un noyau et les « petites » presque la majorité. Le Tom-Pouce de la Famille s'appelle Mélina ; elle a 4 ans ; elle avait 3 ans quand elle y a été admise. Sans père

ni mère, sans parents, on nous a demandé de l'adopter et nous n'avons pas hésité. Ce délicieux bébé, la Famille étant au complet, fait son surnumérariat à Béthesda. Elle y réjouit tout le monde par ses manières et son petit jargon qui estropie si joliment la langue française sans en avoir cure. Nous lui avons improvisé une maman et toute une série de tantes et de cousines qui la choient à qui mieux mieux. Elle-même, dans la personne de M^{me} Sicard et dans celle de Cadette, notre cuisinière, s'est taillée deux bonnes grand-mamans. Avec l'abondance actuelle de nos fillettes, nous ne pouvons attendre ni exiger une grande somme de travail. Néanmoins, d'accord avec M^{lle} Elise, dont la santé, chancelante l'an dernier, s'est raffermie, nous voulons introduire certaines améliorations et réaliser de plus en plus le programme que j'esquissais tout à l'heure. Tout en continuant ce qu'elles font déjà, nous accoutumerons nos jeunes filles à ces ouvrages pour lesquels on croit qu'elles ont en général peu de goût,

parce qu'ils sont moins délicats. Non, chers bienfaiteurs, elles ne reçoivent pas une éducation trop raffinée ; non, nous ne voulons pas en faire des demoiselles ; mais, nous tenons à nous répéter, de vraies domestiques ne craignant pas de mettre la main à la pâte sans trop regarder à la couleur de la farine.

Nous avons vu partir avec regret deux de nos institutrices : M^{lle} Guy et M^{lle} Roger. Celle-ci était avec nous depuis quatre ans ; aimante, dévouée, elle avait une réelle et bonne influence sur ses élèves. Des circonstances de famille l'ont rappelée, mais son cœur est toujours ici et la séparation, grâce à Dieu, ne détruit pas l'affection. Ces deux amies ont été remplacées par M^{lle} Clère et par M^{lle} Massebiau. Espérons que nous pourrons les conserver longtemps car, elles aussi, ont pris leur tâche à cœur.

La Famille, comme nos autres Asiles, ont reçu, cette année, la visite de plusieurs bienfaiteurs. Ces visites sont un sujet d'encouragement pour tous et font un bien réel. « Les

paroles agréables (à notre sens, ce sont celles qui sont inspirées par l'amour de Jésus-Christ), les paroles agréables, lisons-nous au livre des Proverbes, sont un rayon de miel, douces pour l'âme et salutaires pour le corps. »

BÉTHESDA

Encore un Asile au complet. Il renfermait, au 30 avril dernier, 80 pensionnaires. M^{me} Sicard, en prenant de l'âge, voit ainsi augmenter sa tâche. Elle a été encore compliquée, ces derniers temps, par une succession ininterrompue de maladies. Nous avons eu des craintes sérieuses au sujet d'une de nos aveugles. A... a été, à plusieurs reprises, aux portes de la mort, et cependant elle est des nôtres aujourd'hui. Le Seigneur l'a laissée sans doute pour accomplir son œuvre à Bé-

thesda, auprès de ses compagnes, en leur parlant de Jésus. Le chrétien doit, en effet, partager pour encourager ceux qui l'entourent, le fruit de ses expériences et des grâces reçues. Ensuite nous avons eu une succession d'érysipèles et de maux de gorge, et pour finir, onze cas de rougeole. Nous n'avons cependant perdu que deux enfants. D'abord Annette T..., une de nos braves idiots, dépourvue de toute intelligence, mais fort affectueuse. Elle aimait à entendre chanter et elle-même fredonnait quelques phrases des Hymnes du Croyant. Ses compagnes, à sa demande, lui ont souvent chanté son cantique favori : « J'ai un bon Père qui m'attend aux cieux. »

Ensuite Marguerite G..., ancienne élève de l'Institution des sourds-muets de St-Hippolyte. Caractère difficile et original. Elle avait appris à parler, mais elle n'usait pas de cette faculté. Que de jours elle a passé silencieuse sur son tabouret, à l'atelier de couture, travaillant sans goût, avec une mine peu avenante ! Sentait

elle déjà au fond de son être la piqure de son mal mystérieux ? Peu à peu sa santé a disparu et il nous a fallu la voir dépérir et se consumer. Quand elle s'est alitée, il s'est produit une détente morale. Quel prédicateur puissant que la souffrance ! Aussi Dieu s'en sert-il pour amollir parfois les cœurs qui semblent de marbre. Marguerite a été ainsi vaincue. Elle a enfin dédommagé M^{me} Sicard de sa longue indifférence en ne voulant recevoir de soins que des mains de notre chère directrice, surcroît de fatigues pour cette dernière, mais dont elle n'a jamais songé à se plaindre. La figure revêche de notre malade a pris peu à peu une expression de grande douceur et de touchante résignation. Elle acceptait avec empressement la prière et nos courtes exhortations. Et son regard, pour exprimer ses sentiments, valait mieux qu'un éloquent discours. Pendant son agonie, il nous a fallu voir ce regard arrêté sur nous avec une persistance troublante. Par signes, nous l'invitions à prier, à regarder en haut et, en effet,

à un certain moment, c'est vers le ciel qu'elle a tourné les yeux et c'est dans cette contemplation que la mort a doucement passé sur elle et nous l'a ravie !

Après les tristesses, mentionnons les joies. Deux de nos jeunes filles, entrées à Béthesda assez chétives, ont été fortifiées dans leur santé. L'une, L. B..., a pris son certificat d'études primaires et, rentrée chez ses parents, elle se prépare pour obtenir la direction d'une salle d'Asile. L'autre, E. G..., a emporté son brevet de capacité ; elle est actuellement institutrice-adjointe dans une école communale dans le département de l'Hérault. Elle nous écrit pour nous tenir au courant de ses petites expériences. Les Asiles, les Asiles ! C'est là son thème favori où son cœur et sa plume aiment à se perdre ou, pour mieux dire, à se retrouver. Dieu veille sur nos chères éloignées pour les garder et les tenir près, toujours bien près de Celui qui est « le chemin, la vérité et la vie ! »

Nous avons besoin d'une aide pour Béthes-

da. Nous cherchons une femme robuste et capable. Nous cherchons, mais sans succès. Il serait vraiment plus facile, semble-t-il, de trouver un ministre pour n'importe quel portefeuille qu'une bonne domestique. Il est urgent, cependant, de soulager nos directrices de la première heure. Certes ! elles ont bien toujours le même cœur, le même entrain, mais c'est un devoir de ménager leurs forces physiques. Trouverons-nous pour Béthesda cette femme fidèle que nous désirons ? Cet appel n'ira-t-il pas à son adresse, soit ici, soit au loin ? Nous attendons avec confiance.

EBEN-HEZER

Un pas sépare l'Asile de Béthesda de celui d'Eben-Hézer : mais plus grande est la distance qui conduit des misères du premier aux tristesses poignantes du second.

Ici, nous retrouvons notre chère M^{lle} Jeanne Lapeyre, parfois fatiguée, mais toujours infatigable, animant et dirigeant tout avec ce calme, cette douceur, ce sang-froid si nécessaire là où l'imprévu éclate journellement et parfois sous un aspect effrayant. Nos pauvres malades, après des séries de crises, peuvent perdre conscience d'elles-mêmes ; les plus douces, quand le mal ne les travaille pas, en viennent, dès que le mauvais esprit s'empare d'elles, parfois à une surexcitation dangereuse. Il faut cependant ne pas se laisser intimider : il faut, à tout prix, isoler ces agitées, les mettre en cellule et les empêcher ainsi de nuire aux autres. Notre directrice et ses aides n'y réussissent pas toujours sans dommages ; souvent elles ont reçu de rudes coups et chacune porte sur soi quelques marques de ces luttes où le dévouement doit, en fin de compte, l'emporter. Je ne parle pas des insultes, car nous ne les entendons jamais, en vertu du proverbe qu'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

Une de nos aides, M^{lle} Louise Bernard, a été remplacée par sa cousine, M^{lle} Jenny Bernard. Que Dieu la soutienne, car il faut la force d'en haut pour se consacrer, à 19 ans, à cette œuvre de charité vis-à-vis des épileptiques, si belle puisqu'elle s'adresse à une des plus grandes misères qui soit, mais si délicate et si difficile !

Une de nos pensionnaires, J. D..., venue de la Suisse, était à Eben-Hézer depuis 14 ans, sans avoir eu, pendant cette longue période, la visite d'un seul parent, d'un seul ami. Un jour, elle reçut la nouvelle que sa mère était gravement malade et resterait infirme. Dès lors, J. D... n'eut plus qu'une pensée : revoir sa mère. Mais comment faire et que faire sans argent ? La nécessité, dit-on, est mère de l'industrie. J. D... consacra aussitôt ses heures de récréation à la confection de jolis petits ouvrages de fantaisie, qu'avec notre permission elle vendait à nos visiteurs. Quant elle eut 20 francs, elle acheta du coton et elle se mit à tricoter une superb

couverture qu'elle mit en loterie ce qui lui rapporta 100 francs. Puis elle partit. Elle nous a donné de ses nouvelles. Elle soigne sa mère et gagne, avec son travail de couture, à peu près le nécessaire. Nous reviendra-t-elle plus tard quand elle aura accompli les devoirs de la piété filiale? Ce serait son désir et sa place lui est conservée dans notre maison.

En opposition et comme contraste, je vous présente L. C... L. C... est une de ces croix dont, hélas ! on aime volontiers à charger autrui. Renvoyée une fois de nos Asiles, nous avons eu la faiblesse de la reprendre, par pitié pour elle. M^{lle} Jeanne se dévoua pour la recevoir. Mais cette pauvre créature s'est de nouveau ingéniée à se rendre impossible. Elle vomit l'injure et le blasphème. Nous avons été obligés de l'isoler assez longtemps pour soustraire nos jeunes filles à son influence et à ses propos. Elle a enfin atteint le but qu'elle se proposait, celui d'être renvoyée. Nous sommes en instance auprès de l'Administration pour la rapatrier et la remettre à son père.

L'an dernier nous vous parlions de notre dessein d'agrandir Eben-Hézer. Le projet est actuellement réalisé. A la suite de l'ancien bâtiment se trouve l'annexe nouvelle qui ne le dépare pas. Nous avons pu ainsi réaliser certaines améliorations depuis longtemps réclamées. Et d'abord, au rez-de-chaussée, l'installation d'une buanderie qui fonctionne à la satisfaction générale. Ensuite un vaste séchoir, deux préaux, une chambre de provisions et deux nouvelles cellules. Au premier, deux jolis dortoirs très bien éclairés, avec cabinet de toilette et deux chambres pour les maîtresses. Dès le mois prochain, nous prendrons possession de ces nouveaux locaux. Nos dortoirs actuels, trop remplis, seront dégagés, et il restera encore quelques lits vacants, ce qui nous permettra d'augmenter le nombre de nos pensionnaires. Il est actuellement de 55. Sur 11 demandes d'admission, 6 seulement ont été reçues. Une de nos pensionnaires, d'une santé robuste et paraissant guérie, a quitté Eben-Hézer. Une autre a été

affranchie par la mort. Hélas ! c'est par cette porte que nous quittent nos chères épileptiques, à quelques exceptions près. Mais nous leur redisons, avec le Seigneur Jésus : « Que votre cœur ne se trouble point... Celui qui croit verra la gloire de Dieu. »

Cette perspective de la vie éternelle avec ses joies pures est un puissant encouragement. Que cette lumière éclaire nos chères éprouvées et, malgré le mystère des dispensations présentes, elles pourront dire, résignées et comme déjà consolées : « Oui, mon Père, cela est ainsi, parce que tu l'as trouvé bon ! »

SILOÉ

Le nombre de nos pensionnaires s'est élevé de 76 à 84. M. Imbert, directeur de cet Asile, es classe de la manière suivante :

Infirmes intelligents.	28
Faibles d'intelligence et idiots. .	26
Incurables.	20
Aveugles ou menacés de cécité, .	5
Sourds-muets.	1
Enfin, il y en a.	4

qu'il faudra peut-être transférer à la Compassion.

La santé de nos pensionnaires, pour la plupart du moins, laisse beaucoup à désirer. Au reste, on vous en parlera dans le rapport médical ainsi que de diverses opérations chirurgicales, en particulier d'une grave amputation, qui toutes ont réussi, grâces à Dieu. Nous offrons la sincère expression de notre reconnaissance à nos opérateurs, MM. les docteurs Eugène Monod de Bordeaux et Martinet de Ste-Foy, sans oublier MM. les docteurs Barraud et Simbat de Bergerac, et M. Rolland, le docteur attitré de nos Asiles, qui les ont assistés.

La semaine dernière, Philippe, un de nos chers jeunes garçons, est mort après de cruel-

les souffrances. Bossu par devant et par derrière, il ne pouvait trouver aucune bonne position dans son lit. Les dix derniers jours de sa vie, il est resté accroupi sur ses genoux et sur ses coudes, préférant encore ce supplice aux douleurs plus violentes qu'il éprouvait en cherchant une autre position. Devant lui, sur son traversin, il avait fait placer ses petits trésors : deux ou trois images, une boîte et quelques friandises, envies de malade qui disparaissent dès qu'il peut les satisfaire. Ce cher enfant m'avait fait préparer un petit bouquet ; j'ai emporté les fleurs, mais lui a été flétri avant elles. Il y a aujourd'hui huit jours que le Seigneur est venu le prendre et il est parti sans avoir pu embrasser sa mère qu'il réclamait avec instance, mais qui n'a pu répondre à cet appel.

Deux de nos enfants ont pris leur certificat d'études primaires et un de nos infirmes a obtenu son brevet d'instituteur.

A Siloé comme à Béthesda, l'ordre et la discipline sont d'une application difficile, étant

donnée la différence des âges, des caractères et des non aptitudes de nos pensionnaires. Le tact, un alliage bien combiné de fermeté et de douceur, sont nécessaires. Nos pauvres garçons, têtes faibles pour la plupart, se montent aisément, ils sont très chatouilleux, c'est-à-dire susceptibles, et il est bien difficile de les calmer ou¹ de leur faire entendre raison. Les maladies nerveuses, qui poussent à l'excitation, dominant à Siloé. Il faut tenir compte de toutes ces difficultés et prendre son parti souvent de bien des actes qu'on est obligé de tolérer, vu le milieu où ils se produisent.

Nos garçons, jeunes ou vieux, doués d'un peu de vigueur, sont employés, sous la direction d'un de nos hommes de confiance, aux travaux de la culture, soit dans nos jardins d'en haut, soit à la métairie. Quelques-uns sont d'assez bons ouvriers; plusieurs sont lunatiques, mais tous retirent un réel profit de cet exercice journalier en plein air; ils se portent mieux et leurs figures ne portent pas

ce vêtement de l'ennui qui est le produit fatal du désœuvrement. Il faudra entrer de plus en plus dans cette voie. Par là nous voudrions que M. Imbert fût un peu soulagé et qu'il eût moins de peine et de sollicitude pour la direction de sa vaste maison.

M^{me} Imbert a été fortement ébranlée dans sa santé. Ce qui a retardé et retarde encore son complet rétablissement, c'est le souci continuel qu'elle a de nos enfants. Elle voudrait, tout à fois, se soigner et ne rien négliger de sa tâche. Or, c'est impossible. Que le Seigneur la ramène tout de bon à la santé ! Nous avons toujours le même personnel et souhaitons qu'il en soit ainsi pour de longues années.

BÉTHEL ET LA COMPASSION

Le nombre de nos pensionnaires à Béthel et à la Compassion était, au 31 décembre 1882,

de 59; il est aujourd'hui de 67. M. et M^{me} Monthus, toujours vaillants, dirigent ces deux Asiles. Ils sont bien secondés par Jean, notre cuisinier, un cuisinier de ressource comme vous le verrez tout à l'heure, par sa femme, vraie femme de son mari; par François, aide cuisinier qui, sachant sans doute que le silence est d'or, vaque à ses affaires sans que jamais on entende le son de sa voix.

Béthel est une maison de travail, mais que dis-je? On se tromperait si l'on jugeait par là que les autres Asiles ne sont pas aussi des maisons de travail. Je veux simplement marquer qu'à Béthel les travaux sont plus variés.

Les uns sont à l'atelier de vannerie : ils y confectionnent des paniers, des corbeilles, des malles en osier légères et solides, les plus commodes pour ceux qui voyagent souvent. Ici, en un mot, « on fait le gros et le fin. » A chaque vente en faveur de nos Asiles, nous faisons un envoi de notre vannerie et nos visiteurs aiment assez emporter, comme sou-

venir, quelques objets tirés de notre magasin de réserve. Deux de nos pensionnaires de Siloé travaillent assidument dans cet atelier. D'autres tirent l'aiguille sous la direction de M^{me} Monthus ; ils confectionnent des blouses et des pantalons ; ils rapiècent le déchiré et repri-sent l'usé. Il y a encore l'atelier de M. Monthus, atelier maître Jacques, pourrait-on dire, en ce sens qu'il est à plusieurs fins. C'est, en effet, une forge, puis c'est en même temps un atelier de menuiserie et de peinture ; dans un coin, il y a un tour, et je crois même qu'à l'occasion on y fait de la carrosserie ; en tout cas, de la zinguerie pour l'usage spécial de la Compassion. M. Monthus, Jean, un ancien capitaine de navire et deux autres de nos pensionnaires s'escriment à qui mieux mieux dans les diverses branches de ces diverses industries. Ils sont suivis et encouragés dans leurs labeurs par Charles, un terrible garçon quand, on ne sait pourquoi, il est soulevé par des accès de colère. Il a adopté cet atelier pour sa retraite et il y reste souvent l'enfant le plus

sage du monde; il suit, on dirait avec un fin intérêt de connaisseur toutes les opérations, et il manifeste son contentement par des cris inarticulés ou des gestes frénétiques. Le reste de nos épileptiques disponibles est employé aux jardins d'en bas ou à l'Asile de la Compassion auprès de nos gâteux... J'interromps ici ma description comme le travail, hélas ! s'interrompt souvent là-bas alors qu'une crise éclate et qu'il faut tout laisser avec précipitation pour secourir le pauvre malade. On ne peut rester longtemps à Béthel sans être brutalement rappelé à la plus navrante des réalités.

Il nous a fallu chasser de l'Asile un de nos enfants; deux autres ont été réclamés par leur famille; un quatrième, dont les crises étaient peu fréquentes et la santé assez robuste, a pensé qu'il pourrait retourner dans son pays et y gagner son pain. Malgré nos conseils, il s'en est allé. Nous n'avons jamais reçu de ses nouvelles.

Il y a eu quatre décès. Je note celui de G.

P... C'était un garçon de 19 ans, taillé en hercule, sans aucune lueur d'intelligence, mais tout à fait inoffensif. En quelques jours il a été enlevé à la suite d'une série de crises violentes. Nous ne pouvions que prier pour lui et le recommander à la grâce du Dieu de miséricorde. J'ai été vivement ému quand je l'ai retrouvé sur le lit où il se tordait naguère, dans cette immobilité impressive de la mort, vêtu de ses habits du dimanche, ses grands yeux qu'on n'avait pu fermer, tout grands ouverts. Pauvre cher garçon ! Je me disais : Maintenant, où est-il ? Que voit-il ? Ah ! certainement il est là-bas « dans le pays des esprits bienheureux » revêtu de vie et d'immortalité, doué d'une intelligence pour comprendre et d'un cœur pour aimer ! Quelle transition, n'est-ce pas ? de passer ainsi, en un moment, du Béthel terrestre, la maison de secours pour les épileptiques, au Béthel céleste, la maison du Père pour les rachetés de Jésus !

A la Compassion, nous retrouvons notre

Fanal, le bras droit de M. et de M^{me} Monthus, et Marie, la femme de notre cuisinier, qui égale, de son sourire, si je puis ainsi dire, et allège, par son activité, le travail commun. Quel est ce travail ? Quels soins faut-il rendre à ces pauvres créatures humaines si dépouillées de tout, qu'elles ne semblent pas même des créatures humaines ? Vos oreilles ne pourraient pas supporter et ma plume ne saurait décrire ce qu'il nous est donné de voir dans cet Asile si bien nommé « La Compassion. » Ces soins répugnants à donner sont de tous les instants et la nuit, chaque nuit il faut faire plusieurs rondes et s'arrêter à chaque lit pour les reborder et préserver du froid nos malades. Et les jours succèdent aux jours, les mois aux mois, les années aux années, et dans cet Asile retiré ils sont là, toujours là infatigables, nos directeur et directrice et leurs aides. Ah ! que la bénédiction de Dieu repose sur eux, que sa force maintienne leur courage et que sa grâce nous les conserve longtemps !

LA MISÉRICORDE

En laissant la Compassion pour venir à la Miséricorde, nous changeons de lieu, mais non pas de misères. Ce que nous avons dit pour les gâteaux ne peut être que répété à propos de nos gâteuses. Cet Asile a 41 pensionnaires. Il y a eu, cette année, 8 demandes d'admission, mais seulement 5 entrées. Nous avons à marquer un décès, celui d'une chère jeune fille de 13 ans, déjà bien malade quand on nous l'a confiée et qui, au bout de quelques mois, a été emportée par une méningite. Une de nos pensionnaires, devenue complètement folle et dangereuse pour ses compagnes et pour le personnel, a quitté notre maison pour être internée dans un Asile d'aliénés.

Nous avons reçu une jeune infirme dans un triste état. Le père est devenu aveugle, la mère, femme vaillante, obligée de se rendre

au travail dès 4 heures du matin pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, voyait souffrir sa pauvre enfant sans pouvoir la soulager et l'entourer, comme elle l'est ici, de sollicitude et de soins qui sont de tous les instants. La savoir ainsi soignée est une consolation pour les parents. Il y a trois ans, nous recevions une fillette qui a gagné relativement beaucoup en intelligence et en santé. Quand le domestique alla la chercher à la gare, je lui demandai, à son retour, qui il avait ramené. « Monsieur, dit-il, je n'en sais rien ; j'ai vu descendre du wagon deux femmes qui se passaient l'une à l'autre un paquet de couvertures, et, pendant le trajet, j'ai entendu quelques cris qui sortaient de ce paquet ; voilà tout. » Je courus à la Miséricorde et M^{lle} Thécia Laroche me montra une chétive créature, âgée de 9 ans, d'après l'acte de naissance, n'en paraissant en réalité que 3 ou 4, empourprée par la fièvre, idiote, épileptique et incapable de se mouvoir. Elle fut immédiatement confiée aux soins spéciaux

d'une de nos aides. Aujourd'hui, elle fait quelques pas en étant cependant soutenue et guidée; elle est arrivée à très bien connaître Emilie « sa petite maman » et M^{lle} Thécla. Quand elles l'appellent, elle leur sourit et ses petites mains s'agitent en signe de contentement. Chose curieuse, quelques-unes de nos idiots se connaissent très bien et elles ont entre elles leurs préférences et même leurs antipathies. L'impression ressentie quand on voit pour la première fois ces chères déshéritées, est une impression bien mélangée de sympathie, de crainte et parfois de dégoût ou plutôt de répugnance. Quand une gâteuse arrive avec la main tendue, on hésite quelquefois à la prendre et à la serrer, bien à tort cependant, car nos chères pensionnaires, sauf de rares exceptions, sont toujours inoffensives et une légère caresse provoque chez elles un contentement qui éclate en un bruyant éclat de rire. Pauvres chères déshéritées ! Nous vous aimons et ce que nous ne pouvons vous donner, le Seigneur le tient en réserve pour vous !

LA RETRAITE

Cette maison qui, primitivement, n'était aménagée que pour 10 pensionnaires, en renferme aujourd'hui 19. M^{me} Dabrin en est la directrice. Pour la seconder, elle n'a qu'une cuisinière, la fidèle Irma, autrefois pensionnaire de la Famille. Elle n'a jamais voulu quitter les Asiles ; elle fut longtemps cuisinière, d'abord dans son Asile, dans celui qui l'avait reçue toute enfant. Puis, quand elle tomba gravement malade et fut transportée à la maison de santé de Bordeaux, qui a été si souvent notre secours (et ici exprimons à notre amie M^{me} Mommija, directrice de cette maison, notre reconnaissance plus large que notre parenthèse), elle ne désira qu'une chose : revenir aux Asiles pour y mourir. Pas encore, grâce à Dieu, puisqu'elle a pu reprendre, avec le

fourneau de la Retraite, son cordon bleu, et contre toute attente, nous être fort utile. Il y a aussi deux ou trois de nos pensionnaires qui, de bonne grâce, savent rendre quelques services à la directrice. Il faut une main légère et ferme, beaucoup de douceur et une grande patience afin de pouvoir maintenir la paix et l'harmonie. L'année a été bonne, variable quelque fois, mais, somme toute, il n'y a rien de mauvais à noter. Nous avons plutôt à donner des encouragements à nos pensionnaires et leur souhaiter d'expérimenter de plus en plus cette parole de saint Paul : « La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain. »

Il y a eu 8 entrées, 2 sorties et 3 décès. Nous avons l'immense privilège d'assister à des morts chrétiennes. Si ce sont des déshérités entre les déshérités qui s'en vont, nous n'avons aucune inquiétude : Dieu les reçoit. Si ce sont des personnes intelligentes, nous recevons d'elles des témoignages touchants de leur foi. Ainsi en a-t-il été pour les trois

amies qui sont mortes cette année à la Retraite. L'une, M. G..., qui souffrait depuis quatre ans, qui n'avait jamais quitté son lit de langueur, a appelé autour d'elles toutes nos pensionnaires. « Je les veux toutes, disait-elle. » C'était la veille de sa mort et là, ayant sa pleine connaissance, sentant que son heure était venue, elle leur a fait ses adieux avec affection, leur donnant rendez-vous auprès du Seigneur.—

A peine une place est-elle vacante qu'elle est remplie. Nous ne pouvons répondre à tous les appels, car, pour si considérables qu'on estime les Asiles, ils ne peuvent cependant pas dépasser une certaine limite et cette limite est atteinte. Ainsi pour la Retraite, sur 14 demandes nous n'avons pu répondre favorablement qu'à 8.

M^{me} Dabrin est maintenant tout à fait acclimatée à son œuvre, nous n'avons qu'à nous louer d'elle sous tous les rapports et à remercier Dieu de nous l'avoir donnée.

LE REPOS

Il faut encore me répéter pour la neuvième fois (mais c'est la dernière) en disant que là, enfin, le nombre de nos dames pensionnaires s'est accru. Il était de 11 l'an dernier ; il est de 19 aujourd'hui.

La direction du Repos est, en réalité, plus compliquée qu'il ne pourrait le sembler à première vue. Les personnes que la fatigue ou les épreuves appellent de tant d'endroits divers à vivre sous le même toit, y apportent nécessairement leurs goûts, leurs idées et leurs habitudes. Il faut un certain temps pour qu'elles s'accoutument à vivre de la vie commune, même quelques-unes ne s'y accoutument pas et vivent d'ordinaire en recluses, dans leurs chambres. Elles n'apparaissent qu'aux heures des repas. S'il est inexact de dire que tout est parfait et ne laisse rien à

désirer, ce serait être injuste de méconnaître le bien et de ne pas déclarer, qu'à part certains tiraillements inévitables, l'harmonie n'est pas une exception. Nous faisons, du reste, tout notre possible pour entourer nos dames d'un certain confort, et nos amis qui connaissent à fond les Asiles, déclarent que nous avons réussi. Exiger davantage serait donc être déraisonnable et il ne convient à personne de l'être ou tout au moins de le paraître.

A deux ou trois semaines d'intervalle, nous avons perdu deux de nos dames.

L'une, M^{lle} F..., admise il y a huit ans, lors de l'inauguration du Repos, avait adopté cette maison comme sa maison à elle. Elle y avait son chez soi, elle le disait et elle le prouvait, car, lorsqu'elle s'absentait, elle devançait chaque fois le moment qu'elle avait fixé pour son retour. Au bout de quelques jours d'absence, elle avait la nostalgie du Repos et elle se hâtait d'y revenir. C'était une personne paisible. Elle avait l'habitude de se lever, en toute saison, en hiver comme en été, à 5 heures du

matin, et elle consacrait régulièrement les deux premières heures de sa journée à la lecture de la Bible et à la prière. Elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie pendant la nuit et le matin on la trouva gisante et glacée au milieu de sa chambre. Grâce à des soins énergiques elle recouvra sa connaissance, et sa première parole fut : « Vous soignez mon corps, mais songez à mon âme. » Les mains jointes, suivant avec ferveur les lectures de la Parole de Dieu et la prière, elle s'est ainsi doucement endormie. L'autre dame que nous avons perdue n'a fait que traverser l'Asile pour ainsi dire. Elle partit pour Leforce, déjà malade et aux plus mauvais jours de décembre. A peine arrivée, elle s'alita, puis Dieu la prit. Cependant son apparition au milieu de nous n'a pas été sans résultats bénis. Riche de foi et d'amour chrétien, elle a rendu témoignage de sa foi et a adressé de sérieux appels. M. Mabile, un de nos futurs missionnaires qui, alors, me suppléait pour les services religieux et la cure d'âmes, me

disait : « Je n'ai rien donné, mais au contraire j'ai beaucoup reçu de M^{me} R... » Voici une de ses dernières paroles adressée à une amie qui lui exprimait la crainte qu'elle avait de la mort : « Ayez plus de foi, lui dit-elle, confiez-vous toujours davantage au Seigneur. A chaque jour suffit sa peine. Ne vous préoccupez donc pas de l'avenir. Quand votre heure sonnera, votre Sauveur ne vous abandonnera pas ; il sera là pour vous enlever toute angoisse et toute crainte. » Ces deux morts, à peu de distance l'une de l'autre, ont impressionné nos chères dames du Repos. A côté de ces deuils nous pouvons marquer des délivrances. M^{me} D... est revenue de bien loin et notre cher M. Norman, après deux avertissements est encore au milieu de nous. Mais ces délivrances comme ces morts sont des paroles d'en Haut qui nous exhortent à la prière et à la vigilance. « Veillons donc et prions pour n'être pas surpris par ce jour-là comme par un voleur. »

Nous rappelons à nos bienfaiteurs qu'il y a au Repos six chambres toujours prêtes à recevoir ceux d'entre eux qui auraient le désir et la faculté de visiter les Asiles.

Voici faite notre tournée. Elle a été rapide et superficielle, et cependant n'est-elle pas suffisante pour soutenir votre intérêt et exciter votre sympathie en faveur de cette œuvre, qui est une dans sa diversité ? Savoir que 444 personnes de tout âge et de toute condition, n'ayant parfois ni parents, ni amis, ni ressources, réunissant entre elles toutes, toutes les tristesses, toutes les misères physiques et morales, trouvent dans les Asiles de John Bost non seulement le pain quotidien, mais encore les consolations spirituelles, malgré les imperfections qu'on peut aisément relever, dites-le nous, cette œuvre ne s'impose-t-elle pas de plus en plus à l'Eglise, non pas à telle ou telle Eglise particulière, mais à l'Eglise universelle, à l'Eglise de Jésus-Christ ? Osez-vous penser à ce qu'il adviendrait de tout ce peuple de déshérités s'il fallait fermer ces

Asiles et le renvoyer à vide? Oui, il y a là un devoir de sacrifice et d'amour nettement défini, qui s'impose à nous, et ce devoir, avec le secours de Dieu, nous l'accomplirons!

QUESTION MÉDICALE

Nous vous disions l'an dernier que, vu le développement croissant des Asiles et la nécessité de suivre jour après jour nos malades, le Conseil avait pris la résolution de chercher un médecin spécial résidant dans les Asiles. Le projet est maintenant une réalité. Le Conseil d'administration a nommé, en effet, comme médecin officiel des Asiles John Bost, M. le docteur Rolland qui lui avait été particulièrement recommandé. C'est un de nos coreligionnaires; il est à l'œuvre depuis le

mois de décembre et nous lui souhaitons la bienvenue. Nous formons les vœux les plus vifs pour qu'il atteigne le but souhaité, Mais, en l'introduisant auprès de vous, par une parole d'affection cordiale, n'oublions pas de témoigner à nos anciens docteurs, nos amis, MM. Clament et Barraud, toute la reconnaissance que nous leur devons. Ici les paroles sont insuffisantes pour traduire les sentiments dont nos cœurs sont remplis. Ce n'a pas été sans tristesse que nous nous sommes séparés de ces fidèles collaborateurs. Mais le mot de *séparation* ne doit pas être prononcé, il est trop dur et en même temps il est inexact, car nous savons, et dussent-ils me démentir, je n'en démordrais pas, nous savons, dis-je, que, le cas échéant, si nous avons besoin d'eux, nous les retrouverions tels que nous les avons toujours connus : fidèles et dévoués !

Avant l'insertion du rapport médical, je dois noter la communication intéressante que M. L. Domenget, président du Conseil d'administra-

tion des Asiles John Bost, a faite à l'assemblée. Après une allocution concise, dans laquelle il a remercié tous nos bienfaiteurs et a rappelé avec quel esprit d'économie et de fidélité le Conseil administre les fonds de la charité, M. le Président annonce qu'une décision a été prise de donner un livret de caisse d'épargne de 10 francs à tous nos pensionnaires qui ont obtenu soit le brevet de capacité, soit un certificat d'études primaires.

RAPPORT MÉDICAL

Médecin des Asiles depuis quelques mois à peine, je ne puis présenter un rapport complet sur le service médical pour l'année écoulée ; je me bornerai à donner un court aperçu sur la situation

médicale pendant les quelques mois que j'ai eu à m'en occuper.

La santé un moment ébranlée de notre cher Directeur, M. Rayroux, s'est solidement consolidée, et depuis le mois de février il a repris la direction des Asiles, après avoir pris quelques mois de repos.

La situation médicale, en général, a été bonne cet hiver, et, à part quelques affections aiguës qu'entraînent ordinairement la mauvaise saison et surtout les brusques variations de température ; à part un nombre incalculable d'engelures aux mains et aux pieds ; à part aussi quelques affections chroniques qui ont enlevé quelques-unes de nos pensionnaires, nos infirmeries ont été presque vides.

Par une étrange anomalie, notre personnel de Directrices a été surtout éprouvé ; presque toutes, en effet, sans avoir été gravement atteintes, ont payé leur tribut à la maladie. Parmi elles, je citerai M^{me} Imbert, directrice de Siloé, qui a été atteinte d'une bronchite aiguë qui l'a obligée de cesser toute espèce d'occupations pendant plus de

deux mois, M^{me} Imbert, sans être tout à fait bien à l'heure qu'il est, pourra, selon toute probabilité, après un repos de quelques mois, reprendre la direction de Siloé.

Un mot maintenant sur chacun de nos Asiles en particulier : Quelques enfants de la Famille ont eu des *angines* sans gravité. Une de nos chères petites est atteinte d'une affection pulmonaire à marche rapide, et nous inspire de très vives inquiétudes (1); le fer, le quinquina, l'huile de foie de morue, modifieront autant que possible l'état scrofuleux et anémique qui règne dans cet Asile. Aucun décès n'a attristé la Famille cette année-ci.

Béthesda, encore plus que la Famille, est peuplé d'anémiques et de scrofuleuses ; aux pauvretés morales correspondent, chez nos idiots, les pauvretés physiques. Une légère épidémie d'*angines* simples et de *rougeole* a sévi chez ces dernières :

(1) Cette enfant est morte le 28 juin.

la première à la fin de janvier et au commencement de février, la seconde à la fin d'avril et au commencement de mai : un vomitif, quelques gargarismes et le repos pendant deux ou trois jours, au lit, ont suffi pour mettre sur pied les douze ou quinze pensionnaires atteintes de ces affections. Deux ou trois *bronchites* assez graves, ayant bien évolué, une *pleurésie latente* chez une idiote qui n'est pas encore remise et dont l'état est grave, une *phthisie pulmonaire* à marche rapide ayant enlevé dans quelques mois une pauvre sourde-muette, une légère épidémie d'*érysipèles* de la face ayant entraîné la mort par congestion pulmonaire dans les 36 heures chez une idiote, et ayant présenté les caractères les plus bénins chez trois ou quatre autres, tel est le bilan un peu chargé de Béthesda, qui a, en outre, perdu, en novembre dernier, une pauvre idiote âgée de 25 ans, ce qui porte à trois le nombre des décès dans cet Asile.

Parmi les dernières arrivées à Béthesda se trouve une jeune fille âgée de 18 ans, atteinte, depuis une dizaine d'années, d'un *lupus* de la face ayant fait les plus affreux ravages. A son arrivée, Louise G..., qui sortait de l'hôpital de Grenoble, ne pouvait

presque plus ouvrir les yeux, tant les paupières étaient envahies par le mal ; les orifices des narines (je dis narines pour euphémisme, car il n'existe plus de nez) étaient sur le point de se fermer complètement. Sous l'influence d'un traitement interne par l'huile de foie de morue à haute dose et le deuto-iodure de mercure à la dose de 5 à 15 milligrammes par jour, et de l'*huile animale de Dippel* employée comme topique, l'état de cette malheureuse s'est amélioré d'une façon des plus sensibles, et elle peut non seulement sortir à l'air et à la lumière, mais chercher dans la lecture, qui lui était depuis longtemps impossible, quelques distractions et quelque édification.

Siloé possède une population assez semblable à celle de Béthesda : des infirmes, des anémiques, des scrofuleux, relevant aussi du quinquina, du fer et de l'huile de foie de morue ; quelques cas d'*angines* simples ont amené quelques malades à l'infirmerie pendant quelques jours. Un de nos scrofuleux, rachitique, ayant le sternum et la colonne vertébrale fortement déviés, est mort de

phthisie pulmonaire à marche rapide ces derniers jours.

Parmi les pensionnaires de Siloé qui avaient été admis dans cet Asile comme *incurables* et qui ne pouvaient être, à cause de l'organisation même du service médical, l'objet de soins médicaux et surtout chirurgicaux s'adressant directement à l'infirmité qui les avait fait admettre, j'en ai trouvé quelques-uns dont l'infirmité m'a paru *curable* ; parmi eux, un garçon intelligent âgé de 15 ans et atteint d'*ostéo-arthrite fongueuse chronique* des articulations du tarse droit, datant de plusieurs années et ayant amené une cachexie profonde du malade. L'amputation de la jambe était formellement indiquée. Elle a été pratiquée avec succès complet par le docteur Eug. Monod, de Bordeaux, membre du Conseil d'administration des Asiles, assisté de MM. les docteurs Barreau et Simbat, de Bergerac, qui ont bien voulu nous prêter leur concours. G..., débarrassé d'un membre inutile et d'une suppuration abondante et continue, a vu son état général s'améliorer rapidement, et aujourd'hui, avec sa jambe de bois, il pourra, selon toute probabilité, entrer en apprentissage, et plus tard, gagner honorablement sa vie.

Un autre de nos pensionnaires, B..., atteint d'une *ankylose* vicieuse du genou, à la suite d'une tumeur blanche de cette articulation, a subi la ténotomie des *demi-tendineux* et des *demi-membraneux*, pratiquée par M. le Docteur Eug. Monod; il a été ensuite soumis à l'extension continue de la jambe. Ce traitement a produit tous les résultats qu'on était en droit d'en attendre. B..., qui pouvait à peine appuyer la pointe du pied et qui ne marchait qu'avec une béquille, appuie actuellement le talon et marche avec une simple canne; il va bientôt rentrer dans sa famille.

M..., atteint d'un *pied-bot varus*, à la suite de convulsions essentielles de l'enfance, convulsions éprouvées aussi par son frère et sa sœur, pensionnaires comme lui de nos Asiles, pied-bot qui rendait la marche complètement impossible, a subi la ténotomie du tendon d'Achille, et peut, à présent, avec un bâton, faire quelques pas tout seul.

C..., atteint de *cataracte* des deux yeux et dont la femme est à Eben-Hézer, épileptique, a été opéré avec succès de l'œil gauche par le Docteur Martinet, de Sainte-Foy, auquel je suis heureux d'adresser mes remerciements au nom de nos Asiles,

et peut, sans lunettes, se conduire et se livrer à quelques occupations.

D'autres malades, susceptibles de retirer les meilleurs avantages d'une intervention chirurgicale, seront encore opérés dans quelque temps.

J'ai gardé à dessein pour la fin la très nombreuse catégorie de nos pensionnaires, la plus malheureuse et certainement aussi la plus intéressante, je veux dire les *épileptiques* de Béthel et d'Ében-Hézer, les seuls malades qui, jusqu'ici, n'avaient point encore été traités dans nos Asiles, ainsi que les infortunés pensionnaires de la Compassion et de la Miséricorde.

C'est sur eux que s'est tout particulièrement arrêtée mon attention. Ce sont nos épileptiques, ces malheureux atteints du « tremblement de terre de l'homme », selon l'expression énergique et juste de Boerhaave, qui ont été, depuis mon entrée en fonctions, le sujet de mes études.

J'ai pris l'observation médicale de chacun d'eux aussi complète que possible avec les documents que renferme leur dossier, documents plus qu'in-complets pour la plupart. J'ai essayé autant que

je l'ai pu de remonter au début de la maladie ; j'ai recherché avec un soin minutieux les antécédents héréditaires ou personnels des malades pour pouvoir établir et porter un diagnostic complet ; mais je me suis heurté à de grandes difficultés : les certificats médicaux que j'ai eus sous les yeux sont fort incomplets, pour ne pas dire plus ; les autres documents importants m'ont presque toujours fait défaut. Ni les souvenirs des malades intelligents, ni ceux de nos Directeurs et Directrices, ne m'ont été d'un grand secours pour reconstituer l'observation des anciens pensionnaires.

J'essaie d'avoir plus de succès avec les nouveaux ; je demande et j'exige des certificats médicaux complets, et je prends l'observation des malades le jour même de leur arrivée, pour profiter de la présence des personnes qui les accompagnent, et qui sont, pour la plupart, des parents rapprochés. Mais ici encore que de difficultés : le médecin qui délivre le certificat ne connaît pas, la plupart du temps, le malade qui le sollicite ; il ne l'a jamais vu pendant un accès ; il sait seulement par le bruit public qu'un tel est notoirement *épileptique*, et il se borne à l'attester. Quelle valeur médicale peut

avoir un pareil certificat ! Pour parer à l'insuffisance d'une pièce de cette nature, je crois bien faire de m'adresser aux parents qui amènent le malade et pense pouvoir recueillir des renseignements plus complets et plus précis... Mais ici encore, le père ne peut donner que des détails vagues ; c'est la mère absente qui pourrait en donner de complets. Le cousin ou le parent plus éloigné n'en peuvent donner aucun : ils savent seulement que la personne qu'ils ont accompagnée est épileptique, et sont venus la conduire pour rendre service à la famille !

Je voudrais que, dans l'intérêt des malades, et aussi dans celui de la science, mes confrères qui délivrent des certificats fussent plus précis et plus complets. Je voudrais aussi que le malade fût toujours accompagné par la personne de sa famille qui pourrait le mieux donner tous les renseignements désirables.

Je voudrais aussi attirer l'attention sur un point des plus importants à mon avis : ce n'est généralement que lorsque les familles ne peuvent plus garder à la maison leurs enfants épileptiques, soit par crainte de la contagion pour d'autres enfants, soit pour des motifs d'un autre ordre, qu'elles se

décident à nous envoyer leurs malades, c'est-à-dire plusieurs années après l'apparition des premiers accès, et sans avoir jamais fait subir de traitement à leurs enfants, car je ne saurais appeler du nom de traitement l'absorption de tous les remèdes de bonnes femmes, d'herboristes ou de charlatans qu'essayent toutes les familles qui ont le malheur d'avoir un enfant atteint de la terrible névrose.

J'irais même plus loin, et avec preuves à l'appui, je soutiendrais qu'il est matériellement impossible, pour mille raisons, qu'un épileptique soit traité par un médecin dans sa famille.

Je voudrais donc que les médecins protestants ou les médecins qui connaissent nos Asiles, ainsi que les pasteurs ou les personnes qui s'intéressent à nos Œuvres, puissent nous envoyer les malades dans une période aussi rapprochée que possible des premiers accès. Je n'ignore point combien il est pénible de se séparer d'un être doublement cheri, et de l'envoyer quelquefois d'une extrémité de la France à l'autre, et même plus loin, mais je suis persuadé que, dans l'intérêt des malades, une décision prompte est le parti le plus sage.

Jusqu'à 15 ans, la plupart des enfants épileptiques guérissent; mon opinion a pour appui l'autorité d'Hippocrate qui a dit : « L'épilepsie de l'enfance guérit après la puberté. »

« Il est pour l'épilepsie, dit Herpin de Genève, un critérium au moyen duquel on semble pouvoir mesurer d'avance avec une certaine exactitude les chances de guérison d'un malade quelconque : il se trouve dans le nombre total des attaques ou accès éprouvés jusqu'alors par le patient.

« Chez les malades qui n'ont eu que des vertiges, si les malaises ne sont pas trop fréquents, s'ils ne durent pas depuis plus de dix ans, la guérison paraît être presque constamment assurée.

« Pour les attaques et accès, le pronostic est tout à fait favorable au-dessous du nombre de 100. »

Tous ou presque tous nos épileptiques sont soumis à un traitement depuis le 1^{er} janvier ; trois de nos pensionnaires d'Eben-Hézer, et non des moins intelligentes, ont absolument refusé, et sans motif, de suivre une médication. Les autres sont, pour la plupart, très heureux qu'un médecin spécial

s'occupe d'eux, et dans l'espoir de guérir ou du moins de voir diminuer leurs accès, prennent avec le plus grand plaisir les médicaments prescrits; quelques-uns même, croyant guérir plus vite, réclameraient des doses extraordinaires de médicaments.

Depuis le 1^{er} janvier, aussi, j'ai institué à Eben-Hézer un registre où sont notés jour par jour les accès de toutes les malades. Ce registre existe à Béthel depuis quelques années, mais il ne fonctionne avec la plus grande régularité, et grâce à un de nos pensionnaires qui s'est lui-même chargé de ce soin, que depuis le 1^{er} janvier 1883. Chaque malade est encore inscrit sur un registre à lui personnel où l'on note les prescriptions à leur jour, ainsi que tout ce qui concerne la maladie. De cette façon, il est très facile de se rendre compte de l'état de tel ou tel malade. Un simple coup-d'œil sur le registre apprend s'il y a du mieux ou si l'état s'est aggravé.

Voici la base du traitement employé dans nos Asiles :

Quelques malades, ceux qui ont surtout des vertiges, sont soumis au bromure de camphre du

docteur Clin, jusqu'à la dose de 1 gramme 20 par jour.

Nos autres malades prennent la solution suivante :

Bromure de potassium.	} à 25 grammes.
— de sodium.. . . .	
— d'ammonium.	
Teinture de digitale	2 —
Eau.	1,000 —

à doses fractionnées ; une cuillerée à bouche tous les jours, matin et soir, avant le repas, la première semaine, deux la deuxième, et ainsi de suite jusqu'à six cuillerées prises alors en trois fois. Si à ce moment il ne se produit pas de phénomènes de bromisme ni de dépression des forces, je continue une ou deux semaines, puis je diminue chaque semaine ou tous les quinze jours d'une cuillerée ; je maintiens mes malades à quatre cuillerées pendant assez longtemps, puis je diminue ou j'augmente selon les effets produits et les phénomènes observés.

Je me sers des bromures de la Maison Thiboumery et Dubosc, Dubosc frères et Subert, succes-

seurs, de Paris, qui ont gracieusement fait d'excellentes conditions à nos Asiles.

Depuis cinq mois que j'emploie cette solution, je n'ai été obligé de suspendre le traitement que chez un malade atteint d'une affection cardiaque, et qui est tout à fait réfractaire aux bromures; je n'ai pas non plus observé de symptômes de bromisme ni de dépression de forces. J'ai eu le soin de peser tous mes malades avant de commencer le traitement; en les pesant de temps en temps, il me sera facile de voir exactement s'il y a eu amaigrissement ou augmentation de poids.

Je combats soigneusement la constipation au moyen de purgatifs salins assez fréquemment répétés. Enfin, selon la recommandation de Brown-Séquard, lorsque les bromures paraissent faiblir, je donne en même temps, et matin et soir, une pilule ainsi composée :

Oxyde de zinc.	10 centigr.
Poudre de gentiane.	} à 3 —
— de quassia.	
Extrait de chanvre indien:	2 —

Avec ce traitement, je fais jouer un rôle assez important à l'hydrothérapie sous forme de douches

froides de une minute environ tous les-jours ou tous les deux jours, et cela depuis le mois de mars. Nos malades valides travaillent tous: les uns au jardin, aux champs, aux ouvrages grossiers de la maison, les autres à l'ouvrier, à l'atelier de vannerie ou à la foige.

Quoique ce traitement ne soit institué que depuis quelques mois et que les bromures n'aient pas encore produit tout l'effet qu'on est en droit d'en attendre, je suis heureux de signaler les bons résultats obtenus jusqu'ici et qui sont sommairement consignés dans les tableaux suivants et que l'on peut résumer en deux mots :

Les malades traités au bromure de camphre et au nombre de 15, n'ont pas paru, à deux ou trois exceptions près, retirer un grand soulagement du traitement institué; les accès sont à peu près aussi nombreux.

Les malades soumis aux poly-bromures, au contraire, et au nombre de 22, ont vu à Bethel leurs accès descendre de 785 notés pendant les quinze premières dizaines de 1883, à 479 pendant les dizaines correspondantes de 1884, c'est-à-dire dimi-

nuer de près de moitié, de 306, après 5 mois de traitement seulement. En avril même, de la dixième à la douzième dizaine, ils sont descendus de 155 à 43.

Les malades d'Eben-Hézer, traitées aux polybromures et au nombre de 28, ont vu leurs accès descendre de 88 à 41, de la première à la quinzième dizaine, c'est-à-dire de moitié. Quoique n'ayant pas ici comme à Béthel de terme de comparaison, je ferai remarquer que les sept premières dizaines ont donné un total de 550, et les sept dernières un total de 378, soit une différence en moins de 172 ; et encore, comme le font remarquer quelques notes au bas des tableaux, ce sont toujours 3 ou 4 malades qui, à elles seules, font augmenter la moyenne par des séries considérables d'accès.

**1° Béthel. — Tableau comparatif des accès des
des mêmes malades**

DIZAINES.	36 ^{me}	35 ^{me}	34 ^{me}	33 ^{me}	32 ^{me}	31 ^{me}	
1883	31	41	58	71	48	126	Aucune
DIZAINES.	1 ^{re}	2 ^{me}	3 ^{me}	4 ^{me}	5 ^{me}	6 ^{me}	7 ^{me}
1883	59	59	49	64	54	59	50
1884	41	46	45	37	32	50	36
Diff. en moins.	18	13	4	27	22	9	14
1883. Total des sept premières dizaines : 394 accès.							
1884. — — — — — 287 —							

2° Ében-Hézer. — Tableau des accès des malades

1884	88	56	68	77	119 (1)	56	86 (2)
Total des sept premières dizaines : 550 accès.							

- (1) Av., série de 11 en 3 jours. — Cl., série de 28 en 3 jours. — Mart.,
(2) Sch., série de 34.
(3) Sch., Série de 18. — Mart., série de 27 en 6 jours.
(4) Cl., série de 14 en 2 jours. — Veyr., série de 11. — Sou., série de 10
(5) Sou., série de 17 en 3 jours.
(6) Chop., série de 14 en 24 heures.

**malades traités en 1884 aux poly-bromures et des accès
non traités en 1883.**

dizaine en remontant ne donne ensuite un chiffre d'accès au-dessous de 50.								
8 ^{me}	9 ^{me}	10 ^{me}	11 ^{me}	12 ^{me}	13 ^{me}	14 ^{me}	15 ^{me}	TOTAL.
53	54	51	49	55	45	50	34	785
44	24	20	13	10	29	27	25	479
9	30	31	36	45	16	23	9	306
53	Total des sept dernières dizaines : 338 accès.							
44	148 —							

traitées aux poly-bromures du 1^{er} janvier au 29 mai 1884.

71 (3)	91 (4)	45	36	73 (5)	40	52 (6)	41	999
71	Total des sept dernières dizaines : 378 accès.							

série de 20 en 8 jours.

en 2 jours.

Un fait à noter, c'est que le malade de Béthel à qui j'ai dû supprimer les bromures, a vu immédiatement ses accès augmenter considérablement, et de 1, 2 ou 3 seulement par dizaines, s'élever à 9 et 15.

En dernier résumé, les malades soumis au *bromure de camphre* n'ont pas présenté d'amélioration bien notable.

A Béthel, sur 22 malades traités aux *poly-bromures*, 17 ont présenté une *très grande* amélioration ; 4 ont présenté une amélioration moins accusée, mais cependant réelle ; un seul n'a retiré aucun avantage du traitement. Il est bon de noter que chez ce malade l'épilepsie est héréditaire : les deux frères sont à Béthel. A Eben-Hézer, sur 28 malades traitées, les accès ont *considérablement* diminué chez 18 et n'ont pas notablement varié chez les 10 autres, toutes épileptiques depuis très longtemps.

Ces résultats, assez satisfaisants, se maintiendront-ils ? Je l'espère et pense, dans un prochain rapport, en donner de plus concluants et de plus satisfaisants.

J'ajouterai que deux de nos épileptiques, l'un imbécile, l'autre aveugle, n'ont pas eu d'accès de-

puis plus de trois ans, sans jamais avoir été soumis à aucun traitement. Un troisième n'a pas eu d'accès depuis son arrivée, datant du 2 novembre 1883; il en avait eu, paraît-il, un très léger en chemin de fer pendant son voyage; son dernier daterait de fin septembre 1883.

Pour donner une idée grossière de nos Asiles d'épileptiques, j'ajouterai qu'il a été noté 3,390 accès à Béthel en 1883; un seul malade, âgé de 13 ans et qui va très bien en ce moment, en a eu 969. Du 1^{er} janvier 1884 au 29 mai, il en a été noté 856 dans le même Asile et 2,400 à Eben-Hézer.

L'état sanitaire a été assez satisfaisant à Béthel et à Eben-Hézer. Nous avons perdu deux épileptiques à Béthel et une à Eben-Hézer. Ces malheureux ont été emportés dans très peu de temps, à la suite de nombreux accès, c'est-à-dire en *état de mal épileptique*.

A la suite d'un accès d'épilepsie, V..., âgé de 46 ans, arrivé en février dernier, s'était affreusement brûlé le genou droit et la partie antérieure et inférieure de la jambe, il y a trois ans; l'articulation était très tuméfiée; une plaie profonde que le man-

que complet de soins avait fait persister depuis cette époque, rendait la marche très pénible. Deux mois après son arrivée, V... était complètement guéri de son genou. Soumis aux poly-bromures, V... qui avait, d'après ce qu'il rapporte, un ou plusieurs accès tous les 8 ou 10 jours, n'en a pas eu, depuis le 17 avril, c'est-à-dire depuis 43 jours. Son caractère, qui était des plus difficiles à son arrivée et pendant les premiers mois de son séjour à Béthel, et qui, à un moment donné, a failli nécessiter son renvoi, s'est profondément et heureusement modifié.

Je noterai encore une *fracture* simple de la jambe chez un malade de Béthel, ayant déjà le genou ankylosé par une tumeur blanche et ayant guéri sans complication.

Une cautérisation transversale au thermo-cautère de la paupière supérieure chez une fille atteinte de *trichiasis* a produit un excellent résultat. La rétraction produite par la cicatrisation de la plaie ainsi faite, empêche actuellement les cils d'occasionner de l'inflammation de la cornée.

Rien de particulier à noter à la Compassion et à la Miséricorde : Ici les cris et les accès se succèdent

presque sans interruption et font de ces deux Asiles un véritable enfer, à l'entrée duquel, comme dans celui du Dante, et à aussi juste raison, pourrait être placée cette inscription : « *Lasciatte onni speranza.* » Les infortunés qui peuplent ces Asiles n'ont, en effet, que bien peu à espérer au point de vue physique et intellectuel, car ils ne nous quittent que pour aller au champ de repos ou, comme une de nos pensionnaires de la Miséricorde devenue folle, que pour entrer dans des Asiles encore plus tristes, dans des *Asiles d'aliénés*.

Presque tous nos pensionnaires de la Compassion sont gâteux au suprême degré, et cet Asile, pas plus du reste que Béthel, qui lui est contigu, n'a pas de séchoir. Pour obvier à une foule d'inconvénients qu'entraînait cet état de choses et par mesure d'hygiène et de salubrité, l'installation d'un séchoir à la Compassion m'a paru indispensable et a été immédiatement acceptée par le Conseil d'administration. Sous peu de jours, les ouvriers vont procéder à son installation.

Quittons maintenant ces Asiles de la souffrance et disons un mot de la Retraite et du Repos.

La *Retraite* a perdu trois de ses pensionnaires ; l'une d'elles a quitté ce monde après être restée couchée trois ans sur son lit de douleurs ; la seconde, très âgée, est venue mourir à Laforce, huit jours après son arrivée, de faiblesse et d'épuisement ; la dernière, atteinte de *phthisie pulmonaire*, à marche très lente, est décédée en février dernier, après de longues souffrances.

Le *Repos* a perdu cet hiver deux pensionnaires très âgées : l'une d'elles s'est alitée le jour même de son arrivée et est morte un mois après de faiblesse et d'épuisement ; l'autre a été enlevée subitement par une attaque d'*apoplexie cérébrale*. Une autre de nos pensionnaires, très âgée aussi, a eu, il y a quelques mois, une *hémorrhagie cérébrale* qui a mis ses jours en danger.

Le médecin des Asiles John Bost,

D^r E. ROLLAND.

DONS ANONYMES .

Mulhouse. —	(Comme les années précédentes).....	300 f.
—	B. L. C. « Et Jésus étendant la main sur le lépreux, lui dit : Sois nettoyé. » (St-Mathieu, viii, 3.) ...	100
—	B. L. C. « Jésus-Christ envoya ses apôtres pour annoncer le règne de Dieu et guérir les malades. » (St-Luc, ix, 2).	100
—	Anonyme.	10
—	Petit témoignage de sympathie pour les Asiles de Laforce. .	20
—	Une amie.	5
Nîmes. —	Une amie de l'œuvre des Asiles.	50
Puy-Laurens. —	Anonyme.	100
De la part des colons de Ste-Foy. —		50

RELEVÉ DES RECETTES T DES DÉPENSES

du 1^{er} Mai 1883 au 30 Avril 1884.

RECETTES			DÉPENSES		
Actif au 30 avril 1883.	35,560	04	Nourriture.	80,632	74
Pensions	64,135	35	Vêtements.	16,162	65
Dons ordinaires.	58,251	70	Lingerie et Mercerie.	4,695	55
Produit des jours.	48,004	05	Blanchissage.	2,648	10
Rentes.	10,763	80	Eclairage et Combustible.	6,641	08
Collectes et ventes.	35,096	75	Mobilier.	7,015	20
Société du Sou protestant.	768	70	Service de santé.	5,473	45
Revenu divers.	3,503	75	Bureau et Correspondance.	1,334	05
Total des recettes.	256,084	14	Rapports et Imprimés.	2,893	85
			Bibliothèque, Abonnements, Classes.	1,416	60
			Voyages.	3,372	10
			Chevaux et Voitures.	2,906	30
			Impôts et Assurances.	2,709	50
			Réparations et entretien des Immeubles.	9,577	85
			Rémunération du Personnel.	36,855	30
			Frais de réception.	2,000	»
			Dépenses diverses.	3,265	»
			Total des dépenses ordinaires.	189,599	32
			DÉPENSES EXTRAORDINAIRES		
			Agrandissement d'Ében-Hézer.	14,000	»
			Chambres du Repos.	2,069	85
			chat de Rentes.	3,640	»
			ctif au 30 avril 1883.	46,774	97
			Total égal aux recettes.	256,084	14

Le Trésorier comptable,

A. LAFARELLE.

Après vérification, nous avons trouvé la situation conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

G. BOY.

SITUATION FINANCIÈRE

Nos recettes se sont élevées, du 1^{er} mai 1883 au 30 avril 1884, à 220,524 f. 10

En y ajoutant l'actif au 30 avril

1883, soit. 35,560 04

nous avons un total de recettes

de. 256,084 14

Pendant la même période,

nos dépenses ont été de :

1^o Pour dépenses ordinaires. 180,021 f. 54

2^o Pour dépenses extraordinaires :

a) Réparations et constructions. 25,647 70

b) Achat de rentes. 3,640 »

soit un total général pour les

dépenses de. 209,309 24

Ce qui nous laissait au 30

avril 1884 un actif de. 46,774 90

Cet actif, ne l'oublions pas, est absolument nécessaire pour traverser les mois de l'été, époque où les dons se trouvent sensiblement inférieurs aux dépenses.

En réunissant les dépenses ordinaires et extraordinaires, nous avons donc, disions-nous à l'instant, dépensé 209,309 24, ce qui, avec un total de 444 pensionnaires (le personnel assez nombreux n'étant pas compris dans ce chiffre), donne une moyenne de dépenses de 473 fr. 67 par pensionnaire et par an, ou de 1 fr. 29 par pensionnaire et par jour.

En comparant nos recettes à celles de l'exercice précédent, nous constatons une diminution de 4,188 fr. 48 dans les dons et de 7,995 fr. 95 dans le produit des jours. Nous constatons, mais nous n'insistons pas, car nous avons l'arrière et secrète espérance que tous nos amis sauront se recueillir et tirer de ce fait une conclusion pratique.

NOS DEUILS

La mort frappe souvent à la porte de nos Asiles ; elle fait aussi son œuvre au loin et elle éclaire, année après année, les rangs de nos bienfaiteurs anciens ou nouveaux. Mais les héritages de la charité ne devraient-ils pas, sans exception, se transmettre et être acceptés comme les autres ? Je laisse la réponse en blanc.

Nous retenons particulièrement quelques noms parmi ceux de nos bienfaiteurs que Dieu a rappelés à Lui, avec une pensée de prière pour ceux qui pleurent et ne savent pas oublier : M. G. Schacher, de Bordeaux ; M. Henri Walbaum, de Reims ; M. Ulrich et M^{me} E. de Barry, née Schlumberger, d'Alsace ; M^{me} Henri Poumeau, de Bergerac ; M. Lérès, de Castres ; M. Maurice Cottier, de Cangé (Indre-et-Loire) ; Sir John Mac Neill, d'Edimbourg.

Sir John Mac Neill était un grand ami de M. John Bost et il a conservé jusqu'à la fin de sa vie, pour les Asiles, l'affection que leur regretté fondateur avait allumée dans son cœur. J'ai encore eu le privilège de voir ce noble vieillard présider un meeting à Cannes et plaider la cause de nos déshérités. M. de Barry et M^{me} Maurice Cottier consacrent, eux aussi à nos Asiles, sous l'inspiration de pieux souvenirs, une large part de leurs libéralités. L'épreuve ainsi sanctifiée par la charité ne peut qu'être bénie et cela nous rappelle cette belle parole de l'Épître aux Hébreux : « Tout châtimement semble d'abord un sujet de tristesse et non de joie, mais il produit plus tard pour ceux qui ont été ainsi exercés, un fruit paisible de justice. »

M. Lérís, de Castres, d'accord avec M^{me} Lérís, a laissé aux Asiles un legs important : premièrement une somme de 50,000 francs, et ensuite une belle maison agrémentée d'un vaste jardin. M^{me} Lérís est, il est vrai, usufruitière, et j'espère que ce legs ne nous arri-

vera que dans bien des années. En tout cas, nous avons une amie bien sympathique en M^{me} Lérís, qui m'a reçu dans sa maison qu'elle n'appelle plus que « la maison des Asiles. » Elle se faisait une joie d'être des nôtres aujourd'hui, mais elle se remet à peine d'une grave maladie. Nous espérons qu'elle pourra encore venir dans le courant de l'été, et alors, après avoir vu, elle se réjouira encore davantage, si cela est possible, de la donation de son cher mari.

A côté de ces dons importants, nous devons en mentionner d'autres, chétifs dans une addition, mais bien précieux devant le Seigneur qui pèse les cœurs et non l'argent, car, comme dit l'apôtre saint Paul : « Pourvu que la bonne volonté y soit, on est agréable à Dieu, selon ce qu'on a et non selon ce qu'on n'a pas ». En conséquence, laissez-moi relever le modeste envoi d'un frère qui a prélevé sur sa nourriture pour accomplir cette charité, celui de trois jeunes enfants, M^{lles} Gertrude et Bertha et M. Charles, qui ont versé dans

notre caisse toutes leurs petites économies, toutes... Enfin, les colons de la Colonie agricole de Ste-Foy, par l'intermédiaire de leur excellent directeur, M. le pasteur Thenaud, nous ont envoyé 50 francs, somme importante si l'on sait qu'elle est prélevée sur leur salaire qui, pour les plus grands est, au maximum, de 0 30 c. par semaine. Voilà de ces exemples qui valent mieux qu'un discours.

CONCLUSION

Laissez-moi terminer par une parole de Jésus, interprétée par un vaillant et fidèle serviteur de Jésus, ami de notre ami John Bost, qu'il a devancé dans la vie éternelle, j'ai nommé le pasteur Louis Meyer.

Voici la parole de Jésus :

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa

droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. »

Et voici le commentaire de cette parole :

« Voilà le caractère et la vie des vrais disciples, vie de foi et de charité. En recevant la parole du Seigneur, ils ont cru en lui; en croyant, ils l'ont aimé; en l'aimant, ils ont aimé leurs frères en lui et ils l'ont servi en eux; en le servant ainsi, ils ont manifesté par leurs œuvres l'œuvre divine que lui-même a faite en leur cœur : « car nous sommes son ouvrage ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, pour lesquelles Dieu nous a préparés afin que nous y marchions. »

« Parmi ces bonnes œuvres, le Seigneur relève celles de miséricorde, non qu'elles

soient les seules, mais parce qu'elles sont les premières que nous enseigne la charité. Si nous ne savons donner nos biens, comment saurons-nous donner nos cœurs ? Si nous ne savons agir, comment saurons-nous aimer ? Si nous n'aimons pas nos frères que nous voyons, comment aimerons-nous Dieu que nous ne voyons pas ? Aimons donc, agissons, donnons ! Donnons avant tout notre cœur, donnons-le aux pauvres, aux petits, aux délaissés ! Sachons qu'il y a plus de bonheur à aller dans la maison de deuil que dans la maison de festin ; plus de gloire à condescendre aux plus humbles des hommes qu'à être le favori d'un roi ; plus de grandeur à pardonner, à souffrir qu'à vaincre, et plus de gain à donner nos biens qu'à gagner le monde. Donnons avec joie, avec abondance ; donnons à la charité ce que nous donnerions à nos fantaisies, ce que nous amasserions pour les vers du tombeau. Prenons sur notre avarice la dîme de Jésus-Christ ; prenons sur notre nécessaire la pite de la veuve. Soyons avarés

pour nous-mêmes et prodigues pour nos frères ; soyons durs pour notre chair et compatissants pour leurs douleurs ; et quand nous rompons notre pain, écoutons ce cri : « J'ai faim ! j'ai soif ! je suis nu ! que Jésus nous adresse par tous ceux qui souffrent. Faisons plus, entrons dans sa charité, dans cette charité qui l'a fait descendre des cieux ; disons comme lui ; J'ai faim ! j'ai soif ! avec ceux qui gémissent ; pleurons avec ceux qui pleurent, prions pour ceux qui ne prient pas, attirons doucement vers la croix les pécheurs égarés, attendons ceux qui s'obstinent, supportons ceux qui s'irritent, ne désespérons pas des plus désespérés, ne nous lassons pas de faire le bien ; aimons, en un mot, aimons comme Jésus nous a aimés. Charité divine qui s'humilie, s'oublie, se donne tout entière, ne gardant rien pour elle si ce n'est la joie d'aimer son Sauveur. »

Chers bienfaiteurs, rendons-nous obéissants à cette sainte Parole de Dieu qui relève et absout le pécheur contrit et repentant pour

l'associer ensuite à une œuvre qui est toujours une œuvre de Dieu, si le Saint-Esprit nous éclaire.

Le gémissement de la douleur monte sans cesse ; il élève tout autour de nous sa plainte monotone... Oh ! ne nous endormons pas, prêtons l'oreille, écoutons notre cœur, regardons à Jésus et agissons : « Le temps est court désormais !

Votre bien dévoué et affectionné,

E. RAYROUX.

(Lu et approuvé en Conseil d'administration dans sa séance du 4 juin 1884).



LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS

FRANCE

A Laforce (Dordogne), par M. le pasteur ERNEST RAYROUX,
directeur des Asiles.

A Paris, par MM. MALLET FRÈRES et C^o, banquiers, 37,
rue d'Anjou-Saint-Honoïé.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » CI-APRÈS :

A Alais, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrerie.

A Bordeaux, chez M^{lle} MARIE HOVY, 63, rue de la Course.

A Ganges, chez M^{lle} CAZALET.

A La Rochelle, chez M. le pasteur GOOD.

A Lyon, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 69, avenue de Saxe,

A Montauban, chez M. le professeur JEAN MONOD.

A Marseille, chez M^{me} MOULINE, 161, cours Lieutaud.

A Montpellier, chez M^{me} PAUL CASTELNAU, 34, rue Saint-Guilhem.

A Nîmes, chez M. le pasteur BABUT, rue Clérisseau, 21.

A Pau, chez M^{lles} OLIPHANT, CADIER, MARIE ELOUT et
MALAN.

PAR LES BIENFAITEURS DONT LES NOMS SUIVENT :

A Annonay, chez M^{lle} JENNY GISCARD (Société de Bien-
faisance).

- A Bernis*, chez M. le Pasteur (Réunion de Dames).
A Cannes, chez F. ROBINSON WOOLFELD, Esq^{re}, villa Albert.
A Castres, chez M^{me} JAUGE, née DE JUGE.
Au Hâvre, chez M. JULIEN MONOD, côte d'Ingouville.
A Menton, chez M. le pasteur DFLAPIERRE et chez M^{me} DUDGEON, aux Glottes.
A Montagnac, chez M^{lle} CAZELLES (Société de Dames).
A Milhau, chez M^{mes} DE CARBON-FERRIÈRES, CALDESAINES et BLANC.
A Nice, chez MM. les pasteurs CHILDERS et BURN MURDOCH.
A Rochefort, chez M. le pasteur CAZALIS (Comité de Bienfaisance).
A Saint-Jean-du-Gard, chez M^{lle} EMMA FABRE.
A Saint-Hippolyte-du-Fort, chez M. GRACH, instituteur.
A Saint-Affrique, chez M^{lle} EUGÉNIE VERNIÈRE.
A Mazamet, chez M^{me} ROUVIÈRE-HOULÈS.

ALSACE

- A Mulhouse*, chez M^{lle} CAMILLE BOHN, chaussée de Dornach.
A Strasbourg, chez M^{lle} M. RAUSCH, 4, rue de la Cigogne.

SUISSE

- A Genève*, chez M^{me} BOUVIER-MONOD, rue Charles-Bonnet, 4, et chez M^{lle} CAROLINE GAUSSEN, 8, rue Eynard.

A Lausanne, chez M. GEORGES BRIDEL, libraire-éditeur.

A Neuchâtel, chez M. E. DE PURY DE MARVAI.

GRANDE-BRETAGNE

A Blackheath, chez Miss HARRISON, Blackheath Park, Kent

A Edimbourg, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place.

A Glasgow, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 31, Lynedoch Street

A Liverpool, chez W. CROSFIELD, Esq^{re}, Annesly, Aigbuth

A Londres, chez MM. RANSOM-BOUVERIE et C^o, 1, Pall Mall East, et chez MM. JAMES NISBET et C^o, 21, Bevis Street.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

BELGIQUE

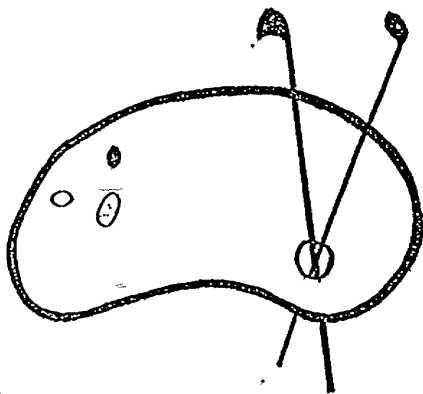
A Diest, chez M. ISEBAERT, officier de l'état-major des places.



Bergerac. — Imp. BLANQUIE et C^o







ORIGINAL EN COULEUR
NF Z 43-120-8

